

Vive l'automne

## La descente et le pacage en commun

Que de lumineux souvenirs en ce temps-là ! La descente du bétail était invariablement le 1er ou le 2 octobre. A la Muratte, ce jour-là, on y montait de bonne heure le matin. Souvent, on croisait les chasseurs et leurs chiens déjà sur les pâturages.

Nous, les gamins, notre premier travail était de dépendre et descendre les grosses clochettes, du galetas à l'écurie. Les hommes ensonnaillaient dans le vacarme des vaches bramant leur impatience.

Samuel Rochat

Lorsque se termine septembre et que l'automne vraiment s'installe, c'est la «descente». Des «montagnes» voisines ou plus lointaines, on ramène les modzons, les génisses et quelques vaches. Le pâturage communal, pelé jusqu'aux racines, ne livrera plus rien aux vaches laitières qui l'ont parcouru, l'été durant, suivies des veaux de l'année. Le moment est venu d'«ouvrir» les champs au bétail du village, aux troupeaux des divers propriétaires, enfin reconstitués après la séparation estivale.

Paul-Henri Dépraz, Le Séchey.



Une descente en 2015.

Le temps de la descente. L'automne s'était manifesté par des gelées précoces. Les arbres jaunissaient. Une première neige était apparue sur les hauteurs. La commission des regains avait taxé la dernière herbe. On l'avait vue se promener partout sur les prairies du village pour taxer ce qu'il restait d'herbe. Et puis les premiers troupeaux, ceux des pâturages les plus élevés, avaient regagné la plaine. S'il y avait encore des bouquets sur les têtes des plus belles vaches qui avaient bien profité elles aussi de leurs « vacances », ce n'était plus l'exaltation, la nostalgie plutôt.



La descente est triste. Surtout quand elle se déroule sous une pluie glacée. Mélancolie de la fin d'une saison d'alpage où des vieux bergers se demandent anxieusement: serai-je encore là pour la prochaine saison, avec cette arthrose, avec ce cœur qui flanche, ce souffle qui devient court? La descente qui éloigne des pâturages. Quoique ceux-ci, les derniers jours, presque hostiles. Avec une herbe faite rare, un chalet refroidi et la nuit qui vient décidément trop vite. Non, il n'y avait plus de raisons de rester là-haut, ni rien à regretter. Il fallait partir. Pour les hommes retrouver les maisons chaudes, pour le bétail l'herbe plus épaisse des champs comme aussi le fourrage sec. La saison était irrémédiablement finie.

Alors on baissait les fils pour que la neige ne les casse pas, on enlevait les clédars, on retirait les pompes à bras des puits. Seuls restaient, fantômatiques près des chalets, les grands balanciers avec leurs pierres suspendues. Puis on bloquait les portes d'écurie avec des barres de bois, on tirait les volets et enfin on fermait et cotait la porte d'entrée.

Notre village alors revoyait défilier ces troupeaux qui l'avaient traversé dans l'exaltation du début du mois de juin. On disait: voilà le Pré Loin qui descend, les Laisinettes, les Cernicolets. Ils passaient tous, les uns après les autres. Et puis rentraient aussi les troupeaux du village qui ne venaient pas de si loin. Les derniers jours les vaches là-haut sentaient bien qu'en bas dans les champs l'herbe était meilleure. Elles meuglaient désespérément sur les grands espaces déserts et tristes. C'était le reflux de cette émigration saisonnière qui avait peuplé chalets et pâturages pour quatre mois. D'une vie certes primitive, monotone et pénible, mais riche quand même de satisfactions pour celui qui l'aime.

\* \* \*

Finis les regains, finie la saison d'alpage, arrachées les pommes de terre, arrivait l'époque des vaches en champs. Octobre aux brouillards matinaux épais que des journées éclatantes dispersent. Dès le matin l'air s'emplissait du bruit des cloches de toutes les bêtes du village. Celles-ci lâchées aux portes des écuries, allant parfaite-

ment libres dans les prairies qui l'entourent. C'était la pâture en commun, coutume venue d'un âge si lointain qu'on en savait plus l'origine. Et que la vie moderne, avec surtout l'augmentation du trafic, tuerait bientôt. Ainsi dès la réunion parcellaire des années soixante, chacun désormais enclorait ses champs et y mènerait ou y reprendrait ses bêtes, le matin et le soir. Mais au temps de mon enfance qu'un seul fil tiré tout droit de la Combe aux Grands Billards! Avec sur le tard la protection de la ligne de chemin de fer à cause des accidents qu'il y eut. Quel spectacle de voir toutes ces bêtes confondues dans les champs. Celles qui s'étaient trouvées ensemble sur les alpages pâturaient ensemble. Elles ne se dissociaient que le soir, à l'heure de la traite où elles se dirigeaient seules vers les écuries. Les jeunes se groupaient de même, y compris les veaux. Ceux-ci sans discipline. Vous les retrouviez très loin du village, et chaque fois en un endroit différent. Un jour aux Crêts de l'Épine, le lendemain aux Grands Billards. Et ils ne revenaient pas avec la nuit qui tombe. Aussi fallait-il partir les chercher et les courater sur les crêts, les plats, sur tous les chemins. Sales bêtes que ces veaux! Ils étaient endiablés, rendus infatigables par quatre mois de chalet. Pas plus intelligents pour tout ça. Et surtout ne me dites pas le contraire; c'est qu'alors vous n'avez pas raperché quand vous étiez gamin.

\* \* \*

Octobre... un beau mois. Car n'y avait-il pas en son milieu deux semaines de répit pour souffler un peu et pour oublier un bref instant l'école et ses leçons? Une interruption bénie dans l'écolage qui ensuite nous conduirait tout d'une traite jusqu'à Noël. Nous ne quittions pourtant pas la classe avec une exaltation semblable à celle que nous avons pu connaître avant les vacances d'été. Que sont deux semaines? Nous nous retrouverions si vite. Que c'en était presque un plaisir atrophié. Ne pleurons pas, elles étaient quand même bien bonnes à prendre, celles-là. Surtout que j'échappais, moi, à la plupart des travaux de campagne qu'effectuaient mes deux



frères aînés. Oh ! bien sûr, ceux-ci auraient voulu m'embarquer avec eux. Mais je me trissais toujours avant. Ça les mettait dans une de ces rages !

Je rejoignais le cousin François qui était revenu de la ville. Nous allions dans les bois, au bord du lac, à Bonport, à la Tornaz, au tunnel, derrière la scie. Les jours de pluie nous les passions chez la grand-mère, bien au chaud à jouer dans la chambre arrière où elle avait fait du feu. Aux quatre heures nous avions du pain blanc avec deux carrés de choc. Et parfois, dans cette même chambre arrière, qui constituait notre cœur du monde, nous chipions les cigares du grand-père qui étaient dans un tiroir de son bureau et nous partions les fumer comme de vieux briscards, sans mal, dans le poulailler derrière la maison, un peu en retrait, en contrebas du pont de grange de chez Will, et qui semblait un peu nous appartenir tant nous y avions passé d'heures.

Nous nous rendions aussi aux Cruilles pour cueillir des joncs, nous faisons des arcs et des flèches. C'était un temps où le cousin Pierre m'appelait Sblochnée. Je ne fus pas en reste question de surnoms, mézigues ! Nous brassions les feuilles mortes dans la forêt, nous faisons des feux, là-haut aux Grands Billards, et sur lesquels, dans de vieilles gamelles d'armée toutes noires, nous nous préparions du thé. La campagne nous appartenait tout entière. L'automne goûté dans sa quintessence. J'aimais alors le goût amer et sauvage des noisettes qui ont un fruit blanc, la collecte des culots sous le stand de la Combe ou des balles aux cibleries, 300 mètres plus loin ; le jeu du 11 pratiqué sous les voies de chemin de fer empilées près de la gare qui laissaient un espace libre, une vraie cabane, sous les traverses qui les supportaient. Les feuilles tombaient, plus nombreuses chaque jour à joncher le sol. O nostalgie. J'entends des cloches de vaches, je vois des colchiques et je sens bien que l'air est humide.

\* \* \*

Qui se souvient du vieux Cygne incendié en 1964 ? J'étais à une soirée de l'Echo des Forêts à la grande salle du Pont. La société arrivait au bout d'un programme qui avait duré une douzaine de mor-

## LES PATURES EN COMMUN

A l'automne, à la fin du mois de septembre, les vaches redescendaient des chalets et des pâturages. Alors, dès ce moment-là, le matin, sitôt la traite terminée, on les envoyait dans les champs. Car c'était encore, en ce temps dont je parle, l'époque des pâtures en commun. Aussi nulle barrière pour enclore les propriétés. Une seule entre les villages, tirée d'une droite ligne de la voie ferrée aux forêts des Grands Billards, là-bas à la Petite Grand-Côte. Mais à l'intérieur des territoires, pas un fil. Libre pâture, et cela de tradition immémoriale.

La commission de la société des regains avait taxé cette dernière herbe. On avait vu trois ou quatre paysans arpenter les champs du village. Les Grayets, les Combes Rondes, les Plats du Séchey; la Sagne, les Landes, les Plats de l'Épine ou de la Cornaz, ils étaient allés partout. Il y avait parmi eux mon oncle Jean, qui lui, connaissait le territoire mieux que personne, et tous les noms de ces parcelles, si vieilles que soient leurs appellations.

La valeur de cette dernière herbe, selon sa grandeur et sa qualité, était portée dans un long carnet à la couverture sombre patinée par les multiples usages et aux pages noircies par ces gros doigts de paysan. Et de cette taxation, et des surfaces, intervenait

finallement une juste répartition pour les propriétaires.

Donc le matin, après la traite, on envoyait les bêtes aux champs, veaux y compris. Il suffisait de les détacher et de les faire sortir dans le brouillard qu'il y avait presque toujours au matin. Après avoir traversé la route, elles allaient d'elles-mêmes là où l'herbe est la plus tendre et la meilleure. Allez, on ne trompe pas un troupeau, et les Cruilles, dont l'herbe est maigre et dure, n'étaient brouitées qu'en tout dernier lieu, bien après que les arbres qui avaient jaunis se soient dépouillés et que les champs un peu partout ait changé de couleur, passant du vert foncé au brun-jaune presque gris.

Ainsi les vaches allaient partout, même quelques-unes qui parfois revenaient errer dans les rues du village. Les veaux, eux, de préférence partaient pour les hauteurs, assez loin. Et ils n'étaient jamais prêts à redescendre quand venait le soir. On aurait dit qu'ils voulaient nous faire enrager à rester là-haut, à peine visibles sur les Plats de l'Epine où finalement il fallait toujours aller les rapercher.

Les vaches quant à elles rentraient seules au village quand venait l'heure de la traite, au crépuscule, sur le coup de cinq heures. Instinctivement, ou décidées par des tétines trop pleines. Elles délaissaient pour la nuit les consoeurs connues là-haut au chalet où elles

avaient passé l'été et qu'elles retrouveraient le lendemain, venues du haut du village, celles au grand-père, ou du bas, celles à l'oncle Jean.

Je savais alors les démêler, quand bien même je n'avais que de médiocres talents d'agriculteur. Il y avait l'Alouette, le Canari, et d'autres qui portaient aussi des noms d'oiseau ou de fleur. A force de les cotôyer, j'avais fini par me mettre dans la tête ces détails qui les caractérisent : forme des cornes, des taches, couleur du poil, texture de celui-ci, mais aussi traits de caractère. Et puis encore leurs cloches dans leurs sortes, mais surtout dans leur sonorité. Reconnaître les vaches... En ce domaine je n'aurais jamais pu égaler ce même oncle Jean capable de désigner par leur nom certaines bêtes revues sur des cartes postales du village vieilles de cinquante ans !

Pour être plus encore bon berger, ou pour m'en donner l'illusion, je m'étais tressé une lanière de fouet. Le bois était une grosse branche de noisetier, bien droite, assez courte, taillée à son bout pour recevoir la ficelle. Et je claquais ce fouet dont le fin mouchet du bout s'était vite effiloché dans l'air limpide de l'automne.

Et puis les vaches ramenées, rentrées dans l'écurie, si elles ne l'avaient fait d'elles-mêmes, il fallait encore les trier afin que chacune regagne sa



crèche. Et les attacher avec ces liens de fer qui heurteraient parfois la nuit le tuyau d'eau ou les abreuvoirs auxquels elles se frottaient. Ah! ce bruit de tuyau d'eau qui résonne dans toute la maison, et cette présence animale, humide et chaude, là-bas dans l'écurie, qui saurait oublier cela quand il l'a vécu au temps de son enfance ? Pour nous l'hiver pouvait venir. Avec notre tèche de foin montée jusqu'aux poutres du solin, nous étions prêts à l'accueillir.

Les vaches attachées... j'avais fini mon travail. Pour le reste, le gouvernement et la traite, ce n'était guère mon affaire. Si peu accompli d'ailleurs en ce dernier domaine, que j'avais des crampes aux doigts à la deuxième vache, et puis surtout je ne faisais pas de mousse. Et un bon trayeur, tout le monde le sait, et ma grand-mère autrefois vous l'aurait confirmé avec force, ça doit faire beaucoup de mousse. Tchii... tchou... tchii... tchou... une belle mousse qui monte tant dans le bidon, épaisse et pourtant légère, qu'elle en finirait par déborder.

Les pâtures en commun. Une tradition heureuse qui durait depuis des siècles en mon village. La route et l'auto l'avaient menacée. La réunion parcellaire de 1960, rassemblant des domaines, faisant de vingt champs trois ou quatre grandes briques, lui avait donné le coup de grâce. Et les vaches et les veaux dès lors, d'une pâture immense, avaient eu à se contenter des seules

Parcelles de leur propriétaire que les fils électriques, signe des temps, avaient nouvellement encerclées.



Deux rares photos de vaches pâturent librement à l'automne sur le territoire des Charbonnières. Nous sommes aux Plats du Séchey. La limite avec le Séchey n'est pas loin.



